

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2010

Premier prix

Marie-Ève Lauzer
École secondaire de Neufchâtel

Mémoire d'Alexandre Téchinay, un ancien soldat qui a colonisé la Nouvelle-France

J'ai dans mes souvenirs le 20 septembre 1665, notre arrivée ici. En 1665, tout comme moi, plus d'un millier de soldats (au total mille deux cents) et quelque quatre-vingts officiers ont mouillé la mer de leurs navires à destination des nouvelles terres du pays, la Nouvelle-France. Que leur compagnie se nommait Berthier, La Brisardière, La Colenelle, Contrecoeur, Dugué, La Durantaye, Dupras/De Porte, de Chambly, La Fouille, La Frédière, Froment, Grandfontaine, Laubias, Monteil, Maximy, La Motte, Naurois (à laquelle j'appartenais), Louis Petit, Rougemont, Saurel, Salières, Saint-Ours, La Tour, de Varennes ou Gardes de Tracy, ces soldats furent mes compatriotes durant environ trois années. Mon voyage vers la colonie s'était déroulé sur un navire dénommé Le Justice qui embarquait ma compagnie, Naurois, ainsi que celles de Saint-Ours, Rougemont, Varennes et une partie de La Fouille. Nous étions partis en date du 24 mai 1665, soit le même jour que Le Saint-Sébastien. Trois navires étaient déjà en route pour la colonie à notre départ.

Le voyage ne fut pas rose. Les murmures de la fièvre pourprée et même de la peste terrifiaient l'équipage. Bon nombre de prières m'épargnèrent d'une mort en mer. Malheureusement, à notre arrivée à Québec, plus de cent malades (nous apprendrons plus tard que le chiffre juste était cent vingt) provenant des navires Le Justice et Le Saint-Sébastien furent transférés à l'hôpital. Le bilan tombe peu après notre arrivée : huit sont morts en mer. La peur qui m'avait étreint durant tout le long trajet se mua en colère et en tristesse. La perte de soldats, morts ou malades, mina le moral des troupes pendant quelque temps, mais, dans ma mémoire, le trajet en mer s'associa à la tragédie et à la perte de vie. Que Poupas, mon village natal, me manquait en ces moments de terreur.

Nous arrivâmes à Québec le 20 septembre 1665. Notre officier nous attribua notre « caserne », une petite habitation réquisitionnée par l'armée. Nous apprîmes rapidement que notre mission serait de protéger la colonie, tant bien que mal, des assauts des Indiens, mais pas n'importe lesquels... La tâche serait plus ardue puisqu'une autre race de sauvages était nos alliés. Bien vite, la décision fut prise de construire des forts pour la sécurité de la colonie et du territoire. Moi et mes compatriotes soldats travaillâmes ardemment à ériger ces protections de pierres.

Nos efforts furent récompensés par les temps de paix et de prospérité qui s'ensuivirent dans les années après notre arrivée. La menace des Indiens fut rapidement repoussée par les compagnies et les forts construits furent très utiles. Enfin, après trois ans de « semi-guerre », mais surtout de mission protectrice, la mère patrie nous rappela, mes compagnons et moi des compagnies du régiment Carignan-Salières, au bercail. La vie dans une « caserne » et les hivers rigoureux n'étaient pas le confort complet, mais le voyage en mer ne me disait rien qui vaille. Très vite, le souvenir des morts et des malades, ainsi que celui des conditions médiocres pendant des mois sur un bateau torturèrent quelque peu mon esprit. Je me mis déjà à prier pour ne pas succomber aux maladies ou aux conditions sur le bateau alors que nous étions encore en Nouvelle-France.

Je pense que mes prières sont souvent entendues, car nous apprîmes que le bon Roi-Soleil (Louis XIV de France) ferait don d'une censive et d'une prime aux soldats du régiment souhaitant rester en Nouvelle-France. Après mûre réflexion, je me dis que c'était pour moi l'occasion de laisser derrière moi la vie de soldat et de m'établir sur un territoire. J'attribue encore cette grâce du roi au début de ma (nouvelle) vie.

Je ne regrette pas ma décision de rester ici. Des mille deux cents que nous étions, quatre cents restèrent dans la colonie et les autres repartirent en France. Le 16 août 1668, je pris pour épouse Marie Bouïllou, fille de René Bouïllou et Marguerite Art. Elle venait de la paroisse et bourg de Saint-André des Landes et était une ancienne fille du roi. François Trotaïn, Jacques Antrade, Pierre de Fay et Jean Larion furent mes témoins. Le mariage se déroula dans l'église Notre-Dame-de-Québec.

Ma femme étant veuve d'un premier mariage avec un dénommé Mathurin Touillault, et moi étant un ancien soldat, notre mariage et notre aménagement sur le territoire de six arpents à

Bastican étaient pour nous un nouveau départ. Le fait de ne plus regarder derrière et de ne plus repenser au passé nous rapprocha et nous aida grandement à nous bâtir un avenir. Nous possédions deux bêtes à cornes, un fusil et nos six arpents de terre. L'hiver arrivait bientôt, donc nos journées furent entièrement consacrées à l'érection d'une maisonnette et à nous préparer pour l'hiver.

Les années passent, Marie et moi avons cinq beaux enfants et notre maisonnette s'est agrandie au fil des printemps et des naissances. Mes enfants peuvent m'aider aux champs, ce qui facilite nos redevances au seigneur, mais certains établissent déjà leur propre ménage. Que le temps passe vite, que les enfants grandissent rapidement! Aujourd'hui, en ce 20 septembre 1690, 25 ans après mon arrivée en Nouvelle-France, j'ai une petite pensée pour mon ancienne vie. Je salue mes compagnons du régiment Carignan-Salières avec lesquels j'ai vécu plusieurs aventures et qui, aujourd'hui, me font parfois encore rire ou pleurer.

Deuxième prix

Julia Ducharme
École secondaire Roger-Comtois

Septembre 1759

Ça fait six mois que je suis parti, que je suis loin du village. C'est ça, être un coureur des bois. On part en groupe et on se soutient quoi qu'il arrive. Dans mon cas, tout a commencé lorsque je me suis fait approcher par un marchand qui voulait que je fasse partie de l'aventure pour lui ramener des peaux. J'ai fait un marché avec lui : je travaillais pour lui s'il prenait soin de ma femme et de mes enfants. Il m'a aussi promis une certaine prospérité lorsque je reviendrais à Québec.

Je suis maintenant sur le chemin du retour, j'ai très hâte d'être arrivé auprès des miens.

Mon périple fut assez exigeant. Quelques jours après notre départ, mes compagnons et moi avons eu des problèmes avec le canot. Nous avons été obligés de le porter pendant plusieurs kilomètres pour ensuite nous arrêter pour le réparer. Cet imprévu nous a fait perdre un peu de temps, mais nous avons pu nous reposer quelque peu. Nos débuts ont été difficiles. Dans mon cas, c'était plus sur le plan physique. Je ne croyais pas que c'était aussi exigeant, mais des habitués du groupe m'ont fait comprendre que j'allais vite m'y faire. Les peaux se faisaient rares et nous commencions à perdre espoir. Nous avons ramé et marché pendant douze heures par jour. Heureusement, nous avons rencontré quelques groupes qui voyageaient en sens inverse. C'est là que nous avons appris l'existence d'un groupe d'Amérindiens que nous croiserions sur notre chemin. Il ne fallait que suivre la petite rivière pour nous y amener. Nous avons ensuite repris le chemin selon les indications données. Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit et ces autochtones nous ont très bien accueillis. Assis autour d'un grand feu, nous nous sommes prêtés au rituel de fumer le calumet de la paix. Quelques-uns d'entre nous ont couru l'allumette toute la nuit pendant que d'autres restaient assis pour écouter les histoires que les Amérindiens ont eu tant de plaisir à nous raconter. Il paraîtrait que le marquis de Montcalm leur avait rendu visite il y avait quelques semaines. Ils nous ont dit qu'il était venu pour se faire des alliés de guerre. Certains d'entre eux étaient déjà partis rejoindre les combattants français lors de notre arrivée. Ces gens sont différents de nous. Lorsque j'étais assis, on sacrifiait un animal à ma gauche. Il paraîtrait que c'était un rituel avant de se présenter à la guerre. Ils m'ont aussi expliqué que plusieurs soldats ne sont pas partis par simples mauvais pressentiments. Bref, nous avons passé la nuit avec les Amérindiens pour ensuite reprendre le train-train quotidien du lendemain. Nous avons continué à parcourir les rivières pour courir le gibier. Tel était notre métier.

Les semaines passaient, le soleil se couchait de plus en plus tôt et les soirées se faisaient de plus en plus fraîches, ce qui faisait que notre nourriture était de moins en moins bonne. Et les proies se faisaient presque aussi rares qu'à notre départ. Ce signe nous fit comprendre que notre contrat tirait à sa fin et que nous retrouverions bientôt nos foyers et familles.

Comme j'avais hâte de revoir ma femme que j'aimais tant et mes enfants, qui étaient tout pour moi! Sur le chemin du retour, non loin de nos demeures, nous avons remarqué quelque chose d'étrange. C'était comme si l'atmosphère actuelle était d'une lourdeur intense. On aurait dit un certain calme. Nous avons donc continué notre chemin jusqu'à l'entrée du village et c'est à ce moment que tout est devenu clair. Rien n'était commencé, mais le drapeau britannique était sur le point d'être hissé sur tout le territoire de la Nouvelle-France.

Troisième prix

Antoine Blanchette
École secondaire Roger-Comtois

25 décembre 1759

À mon frère Jean,

Joyeux Noël, Jean. Je t'écris grâce à père Charles qui a bien voulu rédiger cette lettre pour moi. J'espère que quelqu'un sait lire au moulin car, comme chaque année, je vais te raconter ce qui s'est passé à la ferme cette année. Tout d'abord, il y a eu l'hiver qui a été très rude, mais j'ai tout de même dû me lever tous les jours pour traire les vaches. Nous avons perdu une partie des céréales entreposées dans la grange à cause du froid et de la volonté de Dieu. Pour la première fois, père nous a envoyés chasser le castor, Paul et moi, et il nous a offert notre premier mousquet. Nous avons ramené dix peaux pour l'hiver et ce pécule nous a permis de compenser pour les céréales perdues pendant la saison et de payer le prix du permis de traite.

Au printemps, nous avons fait baptiser Anne par le père Charles; nous aurions aimé que tu sois là. Mère a accouché de son dixième enfant quelques jours après le baptême d'Anne. Mais père ne veut plus d'enfant puisqu'il perdrait la pension de trois cents livres que Sa Majesté offre aux familles issues d'un mariage avec une fille du roi. Pendant la saison, nous avons mis la terre à blé en jachère et nous avons semé le houblon puisque père compte bien en faire de la bière. Angélie et Élisabeth ont fêté leurs quinze ans et elles ont été très déçues que tu ne sois pas venu à leur mariage. Père a donné une vache à chaque famille en signe de dot, mais je crains que nous ne tenions pas l'année avec deux vaches laitières en moins.

Vers la fin du printemps, les Iroquois ont lancé un raid contre la seigneurie. Nous les avons repoussés, mais notre seigneur, sieur Julien, a peur qu'ils reviennent et il a donc demandé aux soldats de Québec de protéger le village puisque nous habitons près de la ville. Le mois de juin fut pluvieux et nous avons dû semer dans la boue. Nous avons ensuite hébergé un coureur des bois quelques jours et, en échange du gîte et de la nourriture, il nous a donné trois belles peaux de castor et un beau tomahawk pour les plus jeunes. Père l'a chassé de chez nous deux jours plus tard en apprenant qu'il vendait de la fourrure aux Anglais. J'entends souvent père et mère pester contre les Anglais, mais je n'en ai jamais vu. Et toi? Père, voulant servir Dieu, a envoyé Paul à l'église de la paroisse pour qu'il devienne curé au risque de payer une amende pour ne pas avoir marié un fils. Père m'a fait réparer l'enclos à vaches et la grange avec Louis et Guillaume. Dans mes temps libres (et j'en ai eu très peu), j'ai aidé mère dans son potager.

Quand l'automne est arrivé, nous avons récolté le blé. Nous en avons donné le quart au seigneur, une autre partie pour payer la dîme. Père a aussi donné cent livres pour payer les études de Paul. Nous avons rentré les vaches dans l'étable, mis le grain dans la grange pour l'hiver et isolé la maison avec le foin qui nous restait. Père m'a aussi présenté ma future femme; elle s'appelle Catherine, c'est la fille du forgeron du village. La dot va permettre d'instruire un de nos frères. Nous allons nous marier juste après Pâques. Sois présent, s'il te plaît. Enfin, père veut que tu reviennes à la maison avant l'été car, en tant que fils aîné, c'est à toi que la terre reviendra à sa mort. Dis à ton patron que je vais te remplacer au moulin.

Joyeux Noël, mon frère.